

— Ayez pitié d'eux. Seigneur, ayez pitié de lui !

Nous sortîmes.

Rentrés à la ville, je courus chez l'abbé Morieu.

Allons à la prison, lui dis-je et gardez confiance, j'ai vu sa mère.

— Qu'avez-vous appris ?

— Que Julien l'aimait beaucoup ; j'ai la certitude que les crimes épouvantables qu'il a commis ont eu d'abord pour cause le vol de son beau-frère... Julien était bon fils..., la colère seule en a fait un assassin.

— Partons, me dit mon ami.

Nous nous fîmes conduire au cachot du condamné. Il parut mécontent de me voir.

— Julien, lui dit mon ami, vous avez un sursis de trois jours.

— Pourquoi faire ? demanda-t-il, en haussant les épaules.

— Pour vous repentir.

— Je recommencerais, si j'étais encore un jour où j'ai tué...

— Et pourtant, dis-je avec calme, votre dévouement irréfléchi a compromis à jamais le bonheur de cette infortunée.

— Vous avez été à Binval ? s'écria-t-il.

— J'en arrive...

Un silence suivit ces mots. J'ajoutai : J'ai vu Catherine...

Il tressaillit.

— Vous avez refusé à cette admirable et malheureuse mère l'entrée du cachot d'où vous ne sortirez que pour mourir... Elle avait bien le droit, pourtant, elle qui n'a plus pour famille que les morts du cimetière, de presser dans ses bras son dernier enfant que la justice va lui enlever... Elle s'est résignée... Seule, enfermée dans une chambre où les traces du sang sont mal effacées, les bras étendus comme le Christ, jeûnant et pleurant, elle passe les nuits et les jours à attendre l'heure où vous lui direz : " Viens !... " Maintenant elle n'espère plus !... Votre cœur qui fut tendre pour elle s'est à jamais fermé..., vous n'aimez plus Dieu qu'elle vous apprit à connaître, vous ne l'aimez plus elle-même... Pauvre Catherine dont sept glaives déchirent le cœur !... Je viens changé près de vous d'un message suprême... Depuis de longues années, tous les agonisants de votre famille tiennent dans leurs mains un chapelet bénit... Ce chapelet adoucît leur heure suprême, car sur chaque grain ils répètent : *Priez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort...* Le voici.

Je tendis le chapelet à Julien ; ses bras emprisonnés par la camisole de force ne purent le saisir.

J'appelai le gardien en chef.

— Je réponds du condamné, lui dis-je, veuillez lui faire enlever cette veste qui paralyse ses mouvements.

Julien sembla heureux de ce soulagement, mais il ne me remercia pas.

— Maintenant, lui dis-je, j'ai promis à Catherine que vous ré-